

j'ignorais les détails à Sainte-Hélène même, elle me présente particulièrement deux points que je ferai remarquer : elle m'explique la réponse de l'Empereur, auquel rappelant qu'il semblait avoir oublié, dans une occasion essentielle, de mentionner la reconnaissance dans son titre par les Anglais à Fontainebleau, il se contente de me dire qu'il l'a fait à dessein. ( Vol. 5, page 406 ). Or j'apprends ici que lord Castlereagh s'y était soigneusement refusé, ce qui n'exclut pas, du reste, la scrupuleuse exactitude des citations de Napoléon, mais la fait ressortir au contraire.

Le second point, que mon impartialité me porte à faire également remarquer, c'est que lord Castlereagh parle ici de l'alternative offerte par Napoléon, de se retirer en Angleterre, au défaut de la cession de l'île d'Elbe. Or, on trouvera plus bas ( lundi dix-huit novembre ), que Napoléon, au contraire, reproche à lord Castlereagh de lui avoir fait insinuer d'adopter de préférence ce parti. Certes, voilà deux exposés directement contraires ; l'impartialité, je le répète, me commandait de les produire également tous deux ; libre à chacun de

se décider suivant ses lumières ou son penchant ; car, comme je l'ai souvent entendu dire à l'Empereur, une voix en vaut une autre. Pour moi, mon choix n'est pas douteux, j'adopte les paroles de Napoléon, en dépit des assertions de lord Castlereagh, parce que j'ai présentes les assertions erronnées de lord Whitworth, mentionnées dans le cours du Mémoire, et les assertions scandaleusement exprimées par lord Castlereagh sur Napoléon, en plein parlement, ou dans des assemblées publiques, et les documens altérés sur lesquels on a prononcé la déchéance de Murat, et les vingt et quelques dénégations si intrépidement exprimées par lord Bathurst à la chambre des pairs, dont la fausseté néanmoins de la plupart d'entre elles était si manifeste à tous les yeux, à Sainte-Hélène, qu'elle causa de l'embarras à sir Hudson Lowe lui-même, etc., etc. ; et je persisterai dans mon adoption, à moins que des preuves suffisantes ne viennent me faire varier.



*Mercredi 13.*

L'épée du Grand-Frédéric. — On espère que le Lion s'endormira. — Nouvelles tracasseries du Gouverneur; il m'enlève mon domestique. — Notre sort enviable dans nos misères. — Bonheur de l'avoir approché.

Le matin, chez l'Empereur et dans un moment de non occupation, je considérais la grosse montre du Grand-Frédéric, accrochée près de la cheminée, ce qui a conduit l'Empereur à dire : « J'ai eu dans mes mains d'illustres et » précieux monumens; j'ai possédé l'épée du Grand-Frédéric; les Espagnols » m'ont rapporté aux Tuileries, l'épée de » François I<sup>er</sup>; l'hommage était grand, il » a dû leur coûter; et les Turcs, les Persans, n'ont-ils pas prétendu me faire » présent d'armes qui auraient appartenu » à Gengiskan, à Tamerlan, à Schanadir, ou autres, je ne sais; car je crois » bien que ce n'est que dans leur seule » démarche et leur seule intention qu'il » faut prendre la vérité. »

Et comme à la suite de tout cela je terminais par mon grand étonnement qu'il n'eût pas fait des efforts pour conserver l'épée du Grand-Frédéric. « Mais

» j'avais la mienne, » a-t-il repris avec une douceur de voix et un souris tout particuliers, et me serrant légèrement l'oreille. Et au fait il avait raison, je lui disais là une grosse bêtise.

Plus tard, il revenait sur ce qu'il avait voulu et ce qu'il eût dû, disait-il, en se remariant, épouser une Française. « C'était éminemment national, disait-il; » la France était assez grande, son monarque assez puissant, pour pouvoir » négliger toute considération étrangère. » D'ailleurs, l'alliance du sang entre souverains ne tient pas contre les intérêts » de la politique, et, sous ce rapport » même, ne prépare que trop souvent » des scandales en morale aux yeux des » peuples; puis, c'est admettre une étrange » gère aux secrets de l'Etat : elle peut en » abuser; et si l'on compte soi-même sur » les siens au-dehors, on peut se trouver » n'avoir posé le pied que sur un abîme » recouvert de fleurs. En tout, c'est une » chimère que de croire que ces alliances » garantissent ou assurent jamais rien. »

Quoi qu'il en soit, la mesure d'un nouveau mariage transporta d'aise les citoyens sages qui cherchaient un avenir. Napoléon, peu de jours après cette



détermination, dit à un de ses ministres (le duc Decrès), dans un moment de gaieté : « On est donc bien joyeux de mon mariage. — Oui, Sire, beaucoup. — J'entends, c'est qu'on suppose que le lion s'endormira. — Mais, Sire, pour dire le vrai, nous y comptons un peu. — Eh bien! dit Napoléon après quelques instans de silence, l'on se trompe, et ce n'est pas aux vices du lion qu'il faudra s'en prendre. Le sommeil lui serait aussi doux peut-être qu'à tout autre. Mais ne voyez-vous pas qu'avec l'air d'attaquer sans cesse, je ne suis pour tant jamais occupé qu'à me défendre. » Cette assertion a pu laisser des doutes tant qu'a duré la lutte terrible; mais la joie et les indiscretions de la victoire sont venues depuis consacrer la vérité. On a vu les uns se vanter qu'ils auraient continué la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent abattu leur ennemi; qu'ils n'avaient jamais eu d'autre pensée. D'autres\* n'ont pas craint de publier que c'était sous le masque des alliances du sang même, et sous celui de l'amitié qu'ils avaient ourdi le complot de sa chute!!!...

\* Observateur autrichien, 1817 ou 1818.

Aujourd'hui et les deux jours suivans ont été pour moi remplis par une tracasserie qui m'était personnelle, et qui a trop influé sur mes destinées pour que je ne la mentionne pas ici. Depuis mon séjour à Longwood, j'avais pour domestique un jeune habitant de l'île, mulâtre libre, dont j'avais lieu d'être fort content; tout à coup il prit fantaisie à sir Hudson Lowe de m'en priver.

Poussé par son occupation ingénieuse à nous tourmenter, ou, comme beaucoup d'autres se sont obstinés à le penser, par suite d'un plan perfidement combiné, il me dépêcha l'officier de garde anglais, pour m'annoncer qu'ayant conçu quelques inquiétudes sur ce que mon domestique était natif de l'île, il allait me le retirer, et le remplacerait par un autre de son choix. Ma réponse fut simple et positive : « Le Gouverneur, disais-je, pouvait m'enlever mon domestique si cela lui plaisait; mais il devait s'épargner la peine de le remplacer par un autre de son choix. J'apprenais chaque jour à me détacher des jouissances de la vie. Je saurais, au besoin, me servir de mes propres mains : cette privation de plus serait



» peu de chose au milieu des souffrances  
» dont ils nous entourait. »

Alors commencèrent à ce sujet une foule de messages et de notes. Sir Hudson Lowe écrivait jusqu'à trois ou quatre fois par jour à l'officier de garde, chargé de me donner autant de communications. Sir Hudson Lowe ne comprenait pas mes difficultés, disait-il, et n'imaginait pas qu'elle objection je pouvais avoir contre un domestique donné de sa main..... Celui qu'il aurait choisi en vaudrait bien un autre..... Son offre de le choisir lui-même n'était qu'une attention de sa part, etc., etc.....

Je souffrais des allées et venues du pauvre officier, et j'en étais fatigué pour mon compte. Je le priai donc, pour épargner ses pas, d'assurer le Gouverneur que ma réponse demeurerait toujours la même; savoir: qu'il pouvait bien m'enlever mon domestique, mais qu'il ne devait pas songer à m'en faire accepter un de son choix; qu'il pouvait bien mettre garnison chez moi par la force, mais non jamais de mon propre consentement. Cependant, durant tous ces colloques on avait fait venir mon domestique, on l'avait questionné, on

l'avait retiré une première fois de mon service, puis rendu, et enfin retiré tout à fait.

Je rendis compte du tout à l'Empereur, qui m'approuva fort de n'avoir pas voulu laisser introduire un espion, disait-il, au milieu de nous. « Mais comme » votre privation, ajouta-t-il d'une manière charmante, est dans l'intérêt de » tous, il n'est pas juste que vous en » souffriez seul; faites venir Gentilini, » mon valet de pied, qu'il prenne son » service auprès de vous; il sera enchanté » de gagner quelques napoléons de plus; » vous lui direz d'ailleurs que c'est par » mon ordre. » Gentilini s'y rendit d'abord avec gaieté; mais le soir même le pauvre garçon vint me dire qu'on lui avait fait observer qu'il n'était pas convenable qu'un domestique de l'Empereur servît un particulier!!!..... Et l'Empereur poussa la bonté jusqu'à faire venir Gentilini pour lui en donner l'ordre de sa propre bouche....

C'était ainsi que ce gouverneur continuait à nous persécuter journellement et sous toutes les formes, bien que je n'en disé plus rien: non que je m'y fusse accoutumé; mais parce que dans



la masse de nos peines, celles qui ne nous venaient que de sa mauvaise humeur n'étaient plus que de légers accessoires. Et en effet, qu'auraient-elles pu être auprès de nos grandes misères?...

Si l'on s'est bien pénétré de toute l'horreur de notre situation, on me voit jeté, et probablement pour jamais, sur une plage déserte à deux mille lieues de la patrie, confiné dans une étroite prison, sous un ciel, dans un climat, sur un sol, qui ne sont pas les nôtres. On me voit errer vivant dans les sinuosités du tombeau, seul terme probable de tant de maux. J'ai perdu ma femme, mes enfans, mes amis, bien qu'ils jouissent encore de la vie; mais leur univers n'est plus le mien; et privé désormais de la communication des hommes, il me reste à pleurer les épanchemens de l'amitié, les douceurs de la famille, les intimités, les charmes de la société.... Certes, en lisant ceci, il n'est personne sans doute, quelles que soient ses opinions, son pays, ses dispositions naturelles, qui ne m'accorde sympathiquement quelques regrets, et ne se sente arracher quelque mouvement de commisération, tant il me voit à plaindre;

eh bien pourtant, il aurait tort; je vais me rendre enviable!....

Quel est celui dont le cœur ne bat à de certains actes d'Alexandre ou de César? Qui approcherait sans émotion des vestiges de Charlemagne? De quel prix ne nous seraient pas les paroles, le son de voix de Henri IV? Eh bien! aux moindres symptômes de quelque abattement moral, si je sentais le besoin de retremper mon âme, le cœur plein de telles sensations, l'esprit rempli de telles idées, je m'écriais: Je possède tout cela, mieux que tout cela; et ici, ce ne sont point de seules illusions, de simples ressouvenirs d'histoire; je suis aux côtés mêmes de l'objet vivant qui a accompli tant de prodiges; chaque jour, à chaque instant, je considère à mon gré les traits de celui dont un clin-d'œil ordonna tant de batailles et décida de tant d'empires; je lis sur ce front que décorent les lauriers de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram, d'Jéna, de Friedland; je puis presque toucher cette main qui régit tant de sceptres et distribua tant de couronnes; qui saisit les drapeaux d'Arcole et de Lodi; qui, dans une occasion solennelle, rendait à une femme éplorée



les seules preuves de la culpabilité de son mari; j'entends cette même voix qui, à la vue des pyramides d'Égypte, prononçait à ses soldats : « Enfans, du haut de ces monumens quarante siècles nous contemplent! » qui, arrêtant sa suite à la vue d'un convoi de blessés autrichiens, disait en se découvrant : « Honneur et respect au courage malheureux. » Je cause presque familièrement avec celui-là même dont les conceptions ont manié l'Europe, qui se faisait un passe-temps des embellissemens de nos villes et de la prospérité de nos provinces, qui nous avait élevés si haut dans l'esprit des peuples, et avait porté notre gloire jusqu'aux nues!..... Je le vois, je l'entends, je le soigne, je m'efforce de lui être agréable, je le console peut-être!.... quelle situation!..... Eh bien! à présent me plaint-on encore? une foule, au contraire, n'enviera-t-elle pas mon sort? Qui, au fait, obtint un tel bonheur, réunit des circonstances pareilles aux nôtres?....

*Jeudi 14.*

Nouvelles occupations de l'Empereur. Sur les grands capitaines; la guerre, etc., etc. — Ses idées sur diverses institutions pour le bien-être de la société. — Avocats. — Curés. — Autres objets.

L'Empereur, sur les six heures, m'a fait appeler dans sa chambre. Il venait de dicter, m'a-t-il dit, un fort beau chapitre sur les droits maritimes; il me parlait d'autres plans d'ouvrages; j'ai osé lui rappeler les quatorze paragraphes dont il avait déjà eu l'idée, et que j'ai déjà mentionnés ailleurs. Il en a écouté le ressouvenir avec plaisir, et a assuré qu'il y viendrait certainement un jour.

Il s'est mis de là à lire et à corriger des notes précieuses qu'il avait dictées au Grand-Maréchal sur la différence des guerres anciennes et modernes, sur l'administration des armées, leur composition, etc., etc. Puis, s'étant mis à causer, et se lançant sur le sujet, entre autres choses il a dit : « Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune; elles dérivent toujours de la combi-



» naison et du génie. Rarement on voit  
 » échouer les grands hommes dans leurs  
 » entreprises les plus périlleuses. Re-  
 » gardez Alexandre, César, Annibal, le  
 » Grand-Gustave et autres, ils réussissent  
 » toujours; est-ce parce qu'ils ont du  
 » bonheur qu'ils deviennent ainsi de  
 » grands hommes? Non; mais parce  
 » qu'étant de grands hommes, ils ont su  
 » maîtriser le bonheur. Quand on veut  
 » étudier les ressorts de leur succès, on  
 » est tout étonné de voir qu'ils avaient  
 » tout fait pour l'obtenir.

» *Alexandre*, à peine au sortir de l'en-  
 » fance, conquiert, avec une poignée de  
 » monde, une partie du globe; mais fut-  
 » ce de sa part une simple irruption, une  
 » façon de déluge? Non; tout est cal-  
 » culé avec profondeur, exécuté avec au-  
 » dace, conduit avec sagesse. Alexandre  
 » se montre tout à la fois grand guerrier,  
 » grand politique, grand législateur;  
 » malheureusement quand il atteint le  
 » zénith de la gloire et du succès, la  
 » tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il  
 » avait débuté avec l'âme de Trajan, il  
 » finit avec le cœur de Néron et les  
 » mœurs d'Héliogabale.» Et l'Empereur

développait les campagnes d'Alexandre,  
 et je voyais le sujet sous un jour tout  
 nouveau.

Passant ensuite à *César*, il disait,  
 qu'au rebours d'Alexandre, il avait com-  
 mencé sa carrière fort tard, et qu'ayant  
 débuté par une jeunesse oisive et des  
 plus vicieuses, il avait fini montrant  
 l'âme la plus active, la plus élevée, la  
 la plus belle; il le pensait un des caractères  
 les plus aimables de l'histoire.  
 » César, observait-il, conquiert les  
 » Gaules et les lois de sa patrie; mais,  
 » est-ce au hasard et à la simple fortune  
 » qu'il doit ses grands actes de guerre? »  
 Et il analysait encore les hauts faits de  
 César comme il avait fait de ceux  
 d'Alexandre. »

» Et cet *Annibal*, disait-il, le plus au-  
 » dacieux de tous, le plus étonnant peut-  
 » être; si hardi, si sûr, si large en toutes  
 » choses; qui, à vingt-six ans, conçoit  
 » ce qui est à peine concevable, exécute  
 » ce qu'on devait tenir pour impossible;  
 » qui, renonçant à toute communication  
 » avec son pays, traverse des peuples en-  
 » nemis ou inconnus qu'il faut attaquer  
 » et vaincre, escalade les Pyrénées et les  
 » Alpes, qu'on croyait insurmontables,



» et ne descend en Italie qu'en payant  
 » de la moitié de son armée la seule ac-  
 » quisition de son champ de bataille, le  
 » seul droit de combattre; qui occupe,  
 » parcourt et gouverne cette même Italie  
 » durant seize ans, met plusieurs fois à  
 » deux doigts de sa perte la terrible et re-  
 » doutable Rome, et ne lâche sa proie que  
 » quand on met à profit la leçon qu'il a  
 » donnée d'aller le combattre chez lui.  
 » Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et  
 » tant de grandes actions qu'aux caprices  
 » du hasard, aux faveurs de la fortune?  
 » Certes, il devait être doué d'une âme  
 » de la trempe la plus forte, et avoir une  
 » bien haute idée de sa science en guerre,  
 » celui qui, interpellé par son jeune  
 » vainqueur, n'hésite pas à se placer,  
 » bien que vaincu, immédiatement après  
 » Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime les  
 » deux premiers du métier.

» Tous ces grands capitaines de l'an-  
 » tiquité, continuait Napoléon, et ceux  
 » qui, plus tard, ont dignement marché  
 » sur leurs traces, n'ont fait de grandes  
 » choses qu'en se conformant aux règles  
 » et aux principes naturels de l'art; c'est-  
 » à-dire par la justesse des combinaisons  
 » et le rapport raisonné des moyens avec

» leurs conséquences, des efforts avec  
 » les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y  
 » conformant, quelles qu'ayent été d'ail-  
 » leurs l'audace de leurs entreprises et l'é-  
 » tendue de leurs succès. Ils n'ont cessé  
 » de faire constamment de la guerre une  
 » véritable science. C'est à ce titre seul  
 » qu'ils sont nos grands modèles, et ce  
 » n'est qu'en les imitant qu'on doit espé-  
 » rer en approcher.

» On a attribué à la fortune mes plus  
 » grands actes, et on ne manquera pas  
 » d'imputer mes revers à mes fautes;  
 » mais si j'écris mes campagnes, on sera  
 » bien étonné de voir que dans les deux  
 » cas, et toujours, ma raison et mes fa-  
 » cultés ne s'exercèrent qu'en confor-  
 » mité avec les principes, etc., etc. »

Comme il est à désirer que l'Empe-  
 reur accomplisse sa pensée d'écrire ses  
 campagnes! Quels commentaires que  
 ceux de Napoléon!!! \*

---

\* Il paraît que l'Empereur n'a point entière-  
 ment exécuté cet ouvrage qui eût été d'un si  
 grand prix pour le métier. Toutefois la seconde  
 livraison des Mémoires de Napoléon par les  
 généraux Montholon et Gourgaud, qu'on pu-  
 blie en ce moment (*Paris, Bossange frères*),  
 renferme des notes critiques de Napoléon sur



L'Empereur a continué d'analyser de la sorte *Gustave-Adolphe*, *Condé*, chez

un ouvrage de guerre, qui sont du plus grand intérêt, et peuvent nous tenir lieu, à certains égards, de ce que nous aurons perdu. On y trouve précisément les grands capitaines de l'antiquité mentionnés ici, mais avec ce développement, cette vigueur et cette supériorité d'une dictée réfléchie sur l'extrait informe d'une conversation courante. Un autre objet bien intéressant, présenté par les mêmes volumes, est l'ensemble des pièces officielles et le protocole des négociations de Châtillon. On a parlé des embarras de Louis XIV, à la fin de la guerre de la succession et des cruelles conférences de Gertruidenberg; mais que sont-elles, grand Dieu, auprès du congrès de Châtillon! et quel n'est pas l'état désespéré du malheureux empire français et la situation de son plénipotentiaire unique, luttant seul contre toute la diplomatie victorieuse de l'Europe!... Du reste, on s'étonne peu après cela de la haute et grande considération que le duc de Vicence a comme imposée à tous ces étrangers. Cela devait être, tant il leur montre de loyauté, d'élévation, de franchise, en un mot, tout ce qui compose une belle âme. Sa correspondance respire constamment le sujet fidèle, l'ami dévoué et surtout l'excellent citoyen. Aussi, sans discuter le mérite de son opinion personnelle, fût-on même d'un avis opposé, il devient impossible de ne pas se sentir pénétré de vénération à une telle lecture.

qui il disait que la science semblait avoir été un instinct, la nature l'ayant produit tout savant; *Turenne*, qui, au contraire, ne s'était formé qu'avec peine et à force d'instruction. Et m'étant permis de lui dire à ce sujet qu'on avait remarqué pourtant que *Turenne* n'avait point formé d'élèves, tandis que *Condé* en avait laissé plusieurs fort distingués : « Pur caprice du hasard, a repris l'Empereur; c'est le contraire qui eût dû arriver. Mais il ne dépend pas toujours des maîtres de faire de bons écoliers; encore faut-il que la nature s'y prête : la semence doit rencontrer son terrain. » Il a continué sur *Eugène*, *Martborough*, *Vendôme*, etc., sur le *Grand-Frédéric*, qu'il disait avoir été, sur toutes choses, tacticien par excellence, et avoir eu le secret de faire des soldats de véritables machines. A son sujet, il a dit : « Combien les hommes diffèrent parfois de ce qu'ils s'annoncent! Savent-ils bien toujours eux-mêmes ce qu'ils sont? En voilà un, remarquait-il, qui, au début, prend la fuite devant sa propre victoire, et qui, tout le reste de sa carrière, se montre bien certainement



» le plus intrépide, le plus tenace, le  
 » plus froid des hommes, etc. »

Après dîner, l'Empereur, plein de son travail du jour, dont il suit depuis quelque temps le sujet avec une espèce de plaisir et de satisfaction, a parlé jusqu'à près d'une heure du matin, traitant en maître, de la manière la plus ingénieuse, la plus forte et la plus lumineuse, une foule d'objets de guerre.

Il revenait sur la grande différence de la guerre des anciens avec celle des modernes. « L'invention des armes à feu a tout changé, observait-il; cette grande découverte était, du reste, tout à l'avantage des assaillans, bien que jusqu'ici la plupart des modernes aient soutenu le contraire. La force corporelle des Anciens, observait-il encore, était en harmonie avec leurs armes offensives et défensives; les nôtres au contraire, celles de nos jours sont tout à fait hors de notre sphère. »

Si l'Empereur laisse après lui des idées sur ces objets, son opinion sera bien précieuse. Il l'a donnée ce soir sur la plupart des circonstances militaires; il s'est élevé aux plus hautes idées, et

est descendu dans les plus petits détails.

Il disait que la guerre ne se composait que d'accidens, et que bien que tenu de se plier à des principes généraux, un chef ne devait jamais perdre de vue tout ce qui pouvait le mettre à même de profiter de ces accidens. Le vulgaire appellerait cela bonheur, et ce ne serait pourtant que la propriété du génie....

Il voulait que, dans l'état actuel, on donnât plus de consistance au troisième rang de l'infanterie, ou bien qu'on le supprimât, et il en développait le motif....

Il voulait que l'infanterie chargée par la cavalerie, tirât de fort loin sur elle, au lieu de l'attendre à bout portant comme on le fait aujourd'hui; et il en démontrait l'avantage....

Il disait que l'infanterie et la cavalerie laissées à elles-mêmes sans artillerie, ne devaient point amener de résultat décisif; mais qu'avec de l'artillerie, et toutes choses d'ailleurs égales, la cavalerie devait détruire l'infanterie; et il développait très-lumineusement toutes ces choses, et une foule d'autres encore.

Il ajoutait que l'artillerie faisait au-



jourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples; qu'on se battait à coups de canon comme à coups de poings, et qu'en bataille comme à un siège, l'art consistait à présent à faire converger un grand nombre de feux sur un même point; que la mêlée une fois établie, celui qui avait l'adresse de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi, sur un de ses points, une masse inopinée d'artillerie, était sûr de l'emporter. Voilà quel avait été, disait-il, son grand secret et sa grande tactique.

Du reste, concluait-il, il ne pouvait pas y avoir ce que dans sa pensée il concevait être une véritable armée, sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat, peut-être même de l'officier. Il ne pouvait pas y en avoir avec nos fours, nos magasins, nos administrations, nos voitures. Il n'y aurait d'armée que quand, à l'imitation des Romains, le soldat recevrait son blé, aurait des moulins à bras, cuirait son pain sur sa petite platine, etc. Il n'y aurait d'armée que quand on aurait mis en fuite toute notre effroyable administration paperassière, etc., etc.

« J'avais médité, disait-il, tous ces

» changemens; mais pour oser les mettre  
» en pratique, il m'eût fallu une profonde  
» paix: une armée de guerre ne le per-  
» mettrait pas; elle se fût révoltée, elle  
» m'eût envoyé promener, etc. »

Puisque j'en suis à ce sujet, je vais réunir ici quelques notes éparses, recueillies à différens instans sur les innovations projetées par l'Empereur, non seulement sur l'armée, mais encore sur beaucoup d'autres objets essentiels à l'organisation sociale.

L'Empereur avait le projet, à la paix générale, nous a-t-il dit plus d'une fois, d'amener chaque puissance à une immense réduction des armées permanentes. Il eût voulu que chaque souverain se bornât à sa seule garde, comme cadre du reste de l'armée à composer au besoin. Il eût voulu, s'il avait été contraint de conserver une forte armée en temps de paix, l'employer aux travaux publics, lui donner une organisation, une tenue et une manière de se nourrir tout à fait spéciale. On trouvera sans doute une partie de ces choses dans ses Mémoires; je sais qu'il les a dictées en différens momens à plusieurs de ces messieurs.



Il avait éprouvé, disait-il, que la plus grande gêne dans ses plans de campagne et ses grandes expéditions, venait de la nourriture moderne des soldats, du blé qu'il fallait trouver, de la farine qu'il fallait obtenir en le faisant moudre, enfin du pain qu'il fallait parvenir à faire cuire. Or, la méthode romaine, qu'il approuvait fort, et qu'il eût adoptée en tout ou en partie, eût remédié à tous ces inconvénients. « Avec elle, disait l'Empereur, on allait au bout du monde; mais encore fallait-il du temps pour amener à la transition d'un tel régime: il ne pouvait s'opérer par un simple ordre du jour. J'en avais eu la pensée depuis long-temps; mais quelle qu'eût été ma puissance, je me fusse bien donné de garde de le commander. Il n'est point de subordination ni de crainte pour les estomacs vides. Ce n'était qu'en temps de paix et à loisir qu'on eût pu y arriver insensiblement: je l'aurais obtenu en créant des mœurs militaires nouvelles. »

L'Empereur eût constamment tenu à faire passer toute la nation par l'épreuve de la conscription. « Je suis intraitable sur les exemptions, disait-il un jour au

« Conseil d'Etat: elles seraient des crimes. Comment charger sa conscience d'avoir fait tuer l'un au détriment de l'autre. Je ne sais même pas si j'exempterai mon fils. » Et dans une autre occasion il disait encore que la conscription est la racine éternelle d'une nation, l'épuration de son moral, la véritable institution de toutes ses habitudes; et puis la nation, ajoutait-il, se trouvait de la sorte toute classée dans ses véritables intérêts pour sa défense au dehors et son repos au dedans. « Organisé, maçonné de la sorte, disait-il, le peuple français eût pu défier l'univers; il eût pu, et avec plus de justesse, renouveler ce mot des fiers Gaulois: *Si le Ciel venait à tomber, nous le soutiendrions de nos lances.* »

Dans son système et ses intentions, la conscription, loin de nuire à l'éducation, en fût devenue l'instrument. L'Empereur en serait arrivé, disait-il, à avoir dans chaque régiment une école pour le commencement ou la continuation de l'enseignement dans tous les genres, soit pour la ligne scientifique, pour les arts libéraux, ou pour les simples mécaniques. « Et rien de plus aisé